Realia coréens

Spécificité lexiculturelle et enseignements de civilisation

Laurent QUISEFIT

UMR 8173 Chine, Corée, Japon (EHESS, INALCO, Université de Paris)

Résumé : La voix de l'enseignant, comme celle de l'auteur de fiction, transmet un univers, évoque un monde. En effet, la description des us et coutumes, des concepts ou de la vie matérielle dans telle ou telle culture, passe généralement par une explication. Le locuteur natif, intégré dans ses repères familiers du quotidien, n'a guère besoin de cette explicitation. Le poids de la familiarité et de la routine, la précision évocatrice du vocabulaire culturel, sont suffisants pour lui. En outre, pourquoi s'ingénier à décrire et à définir ce qui est normal et ordinaire, donc apparemment sans relief ni intérêt ? Le reale se suffisant à lui-même, comment le traduire ? Comment l'enseigner ? L'injonction déictique et dénominative formulée par l'enseignant ou l'auteur, selon le lexique utilisé, ouvre les portes d'une représentation intérieure déterminée par la connaissance préalable d'un vocabulaire spécifique ou général chez le récepteur même du message. Richesse ou pauvreté du lexique chez le récepteur, spécificité et puissance d'évocation du vocable utilisé par le transmetteur pour traduire le lexiculturème sont au cœur de la question de l'enseignement des *realia*. Dans certains cas, il est possible de proposer une illustration du référent. Dans les cas les plus complexes, touchant aux questions abstraites, il faut procéder par explications et approximations successives. Nous nous interrogerons sur l'enseignement des *realia* relatifs à la péninsule coréenne, à travers un échantillon touchant à l'architecture, la nourriture, à des thèmes littéraires ou au vocabulaire historique. Notre démarche s'inscrit comme un retour d'expérience portant sur une dizaine d'années d'enseignement de la civilisation coréenne. Autrement dit, il s'agit d'explorer le lien indissociable entre didactique des langues et apprentissage de la culture. Dans ce cadre, quelles formes devrait adopter le cours de civilisation, comme préalable ou comme soutien du cours de langue proprement dit, dans l'optique de l'enseignement des *realia* ?

Mots clés : Corée, hypocauste, nourriture, , didactique des cultures, maison traditionnelle.

Abstract : The teacher's voice, like that of the fiction writer, conveys a universe, evokes a world. Indeed, the description of customs, concepts or material life in a particular culture generally requires an explanation. The native speaker, immersed in his familiar everyday element, hardly needs this further explanation. The weight of familiarity and routine and the evocative precision of cultural vocabulary are sufficient for him. Besides, why go to the trouble of describing and defining what is normal and ordinary, and therefore seemingly devoid of any depth or interest ? As the reale is self-evident, how can it be translated ? How can it be taught ?

The deictic and denominational injunction formulated by the teacher or author, depending on the lexicon used, opens the doors to an interior representation determined by prior knowledge of specific or general vocabulary in the mind of the message's recipient. The richness or poverty of the recipient's lexicon and the specificity and evocative power of the word used by the transmitter to translate the *lexiculturème* are central to teaching realia.

In some cases, it is possible to provide an illustration of the referent. In the most complex cases, involving abstract questions, it is necessary to proceed by successive explanations and approximations. This study examines the teaching of realia relating to the Korean peninsula through samples concerning architecture, food, literary themes, and historical vocabulary. This approach is informed by 10 years of teaching Korean

civilization. In other words, the aim is to explore the inseparable link between language teaching and cultural learning. In this context, what forms should the civilization course adopt, as a prerequisite or as a support for the language course itself, in view of the teaching of realia ?

Keywords : Korea, hypocaust, food, didactic of cultures, traditional house

---

« C'est dans les mots que nous pensons »,
Hegel, *Philosophie de l'esprit* (1817).

1 Introduction

La voix de l'enseignant, la plume de l'écrivain, transmettent un univers, font surgir un monde. En effet, la description des us et coutumes, des concepts ou de la vie matérielle dans une culture autre passe par une explication dans la langue cible. Mais l'injonction déictique et dénominative formulée par l'enseignant ou l'auteur, selon le lexique utilisé, ouvre les portes d'une représentation intérieure déterminée par la connaissance préalable d'un vocabulaire spécifique ou général chez le récepteur même du message.

Richesse ou pauvreté du lexique chez le récepteur — « code » élaboré ou restreint—, spécificité et puissance d'évocation du vocable utilisé par le transmetteur pour traduire le lexiculturème sont au cœur de la question de l'enseignement des *realia*. Dans certains cas, il est possible de proposer une illustration du référent. Dans les cas les plus complexes, touchant aux questions abstraites, il faut procéder par explications et approximations successives.

Or, « la familiarité amène presque nécessairement l'indifférence », prévenait Marc Bloch[1], considérant la perception routinière d'un environnement si ordinaire, si lié au quotidien, qu'il en devenait, pour ainsi dire, « transparent » et se passait de plus amples explications, le substantif idoine étant en soi suffisant pour révéler ce qui, pour le lecteur d'aujourd'hui, mériterait quelque explication. Cette perspective diachronique révélée par l'historien trouve son exact pendant, synchronique cette fois, chez le traducteur.

Nous nous interrogerons ici sur l'enseignement des *realia* relatifs à la péninsule coréenne, à travers un échantillon touchant à l'architecture, à la nourriture, ou au vocabulaire historique. Notre démarche s'inscrit comme un retour d'expérience portant sur une dizaine d'années d'enseignement de la civilisation coréenne. Autrement dit, il s'agit d'explorer le lien indissociable entre didactique des langues et apprentissage de la culture. Dans ce cadre, quelles formes devrait adopter le cours de civilisation, comme préalable ou comme soutien du cours de langue proprement dit, dans l'optique de l'enseignement des *realia* ?

[1] *Apologie pour l'Histoire, ou métier d'historien*, 1941, p. 47.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

2 Les *realia* et la difficulté de la traduction

La question des *realia* et de la traduction n'est pas neuve. Elle est similaire dans les domaines de la traduction et de la didactique des langues et des cultures, à ceci près que la didactique, peut-être, se doit d'être plus prudente, s'agissant de former des locuteurs secondaires et de futurs traducteurs. L'un des monuments de la littérature contemporaine coréenne, *La Terre* (*T'oji* 토지) de Pak Kyŏng-ni 박경리 (1926-2008)[2], fait la part belle au dialecte de la province de Kyŏngsang-do (sud-est)[3] et utilise un vocabulaire de la campagne si particulier, si « technique », qu'un glossaire est adjoint à chaque volume. Il est vrai que les Coréens urbanisés n'ont plus guère l'occasion de rencontrer bien des objets autrefois si familiers à la campagne.

Collaborant à un projet de traduction, une partie des scènes du roman considéré avaient lieu autour d'un « lit de bois », chose banale en occident. Or, les situations devenaient parfaitement incohérentes avec une telle acception. Le vocable utilisé en langue source, *p'yŏngsang* 平床, donné pour « lit de bois » dans des dictionnaires bilingues courants[4] s'avérant être une estrade ou plate-forme découverte sur pilotis, séparée de la maison. Ce n'est ni un lit, ni une pièce de la maison.

André Fabre[5], le traducteur français de *La Terre*, avait été frappé par le désarroi des lecteurs français incapables de se représenter l'espace de la maison traditionnelle coréenne[6]. Scène privilégiée de l'espace humain et littéraire, la maison traditionnelle coréenne *hanok* 韓屋[7] est divisée en espaces soumis à une poly-fonctionnalité genrée dont l'affectation suit une répartition communautaire : le quartier des hommes *sarangbang* 사랑방 répond ainsi à celui des femmes, *anbang* 안방[8]. En outre, certains espaces revêtent une dimension symbolique particulière. Toujours dans *La Terre*, l'un des personnages, recevant un visiteur qu'il estime peu, l'accueille dans le *ch'odang* 초당, pavillon séparé au toit de chaume, et non dans le *sarangbang* 사랑방 comme les usages le prévoient. Comment expliciter la tension qui approche entre les protagonistes, tension annoncée par la simple mention du lieu de réception… ?

Selon André Fabre, le vocabulaire de la maison traditionnelle et de ses espaces représente dans ce roman soixante-quatorze mots « techniques »[9]. Ces vocables restent pourtant d'un usage courant, notamment dans la littérature. Les titres de noblesse, les grades des fonctionnaires, le vêtement et les coiffures, les termes d'adresse, les

[2] Pak Kyŏng-ni 박경리, *T'oji* 토지. Roman publié de 1969 à 1994. L'œuvre compte vingt-cinq volumes.

[3] Un tiers du premier volume est rédigé en dialecte.

[4] Par exemple le dictionnaire coréen-français publié en 1978 par les presses de l'Université Han'guk des langues étrangères. (Réédition, 1989, p. 1359).

[5] Professeur de coréen, fondateur de la section coréenne de l'INALCO.

[6] André Fabre, « Quelques problèmes sur la traduction française des œuvres littéraires contemporaines de Corée », *Revue d'études francophones no 5,* Centre de recherches sur la francophonie, Université nationale de Séoul, Séoul, 1995, p. 67-68.

[7] Le *hanok* se divise en deux groupes principaux, les chaumières, *ch'oka-jip* 초가집 草家집 et les habitations à toit de tuiles, *kiwa-jip* 기와집 起臥집.

[8] Voir Frédéric Bouleisteix, « Le Seuil et le Souffle — Le *maru* corps et âme, instant et éternité de la maison coréenne », *Revue de Corée*, décembre 1993, p. 35-44.

[9] André Fabre, « *La Terre* de Pak Kyŏng-ni, problèmes de traduction », in *-Mélanges offerts à Li Ogg et Daniel Bouchez-, Cahiers d'Etudes coréennes du Collège de France*, no 7, Centre d'Etudes coréennes du Collège de France, Paris, 2000, p. 22.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

transpositions parémiologiques[10], sont autant de difficultés où la langue rechigne et où le traducteur regimbe.

3 La maison traditionnelle

La maison traditionnelle coréenne, on l'a dit, est l'un des cadres privilégiés de l'action. Selon Bachelard « […] la maison est notre coin du monde. Elle est […] notre premier univers »[11], et c'est bien ce microcosme, cet univers singulier, et plus précisément son vocabulaire particulier, qui permet de penser ce lieu, tout comme d'autres espaces de la vie quotidienne, tels que la ville ou les champs, la forêt ou la montagne. Les instruments du quotidien ne sont pas les mêmes selon les époques, et il est bien plus aisé de repérer des emprunts internationalement diffusés et intégrés à la langue coréenne contemporaine, tels que *radio* 라디오, télévision 텔레비전 *(t'ellebijŏn)*, ordinateur 컴퓨터 *(k'ŏmp'yut'ŏ)*, table 테이블 (*t'aeibŭl*) et sofa 소파 (*sop'a*), que le lexique spécifique de la culture traditionnelle. Observons donc à nouveau la maison coréenne[12], meublée sommairement de quelques coffres, d'étagères à livres et de nattes, à travers d'une part son système de chauffage, la fonction de certaines pièces, et les coutumes alimentaires induites par la configuration de l'espace.

Outre la poly-fonctionnalité genrée, déjà signalée, la maison coréenne traditionnelle[13] est constituée d'espaces de vie et d'espaces de stockage, mais se caractérise aussi par une thermo-différenciation des pièces à vivre, dichotomie entre espaces chauffés ou non. Pays aux hivers rigoureux, la Corée a su développer l'*ondol* 온돌, un ingénieux système de chauffage par le sol, qui récupère le plus souvent la chaleur du foyer de la cuisine[14]. De la cuisine jusqu'à leur évacuation, les fumées sont acheminées à travers des conduits sommaires, qui canalisent le flux caloporteur sous la totalité de la pièce chauffée. La meilleure place de la pièce chauffée *ondol pang* 온돌방 est dénommée *araenmok* 아랫목 [15]. On y fait asseoir — et parfois dormir —, les hôtes de marque, les parents âgés, etc. On pourra aussi y installer les enfants en bas âge. On se promène traditionnellement en chaussettes dans la maison, les chaussures restant sur les pierres de seuil, à l'extérieur, en bas du *maru*. L'*ondol* est déjà mentionné dans les œuvres littéraires dès le Moyen-Age, chez des auteurs tels que Yi Kyu-bo (1168-1241) [16], chez lequel on relève au moins deux occurrences de textes relatifs à l'*ondol* et aussi, toujours sous la forme de poèmes, chez son contemporain Ch'oe Cha (1188-1260)[17].

À l'époque contemporaine, les romans poursuivent la tradition et évoquent naturellement l'espace traditionnel à travers ce lexique spécifique. Un sondage sur Internet,

[10] *Idem*, p. 24.

[11] *La poétique de l'espace*, Puf, Paris, 1957.

[12] Voir Valérie Gelezeau, « La modernisation de l'habitat en Corée du Sud. Usage et image des appartements de style occidental », *Annales de Géographie*, 2001, t. 110, n° 620. p. 405-424.

[13] Voir Alexandre Guillemoz, *Les algues les anciens les dieux*, Paris, Le Léopard Or, 1983.

[14] On retrouve ce système, à une toute autre échelle, dans les palais royaux.

[15] Le terme de *kudŭlmok* 구들목 est utilisé en Corée du Nord.

[16] Yi Kyu-bo, *Tongguk Yi Sangguk-chip,* livre 5, « Koyulsi », et livre 7 (XIII[e] siècle). Cf. ma traduction du poème du livre 7 dans « *Ondol* : l'hypocauste coréen, tradition et mutations d'un système de chauffage », in E. Chartier (dir.) *Le Froid – Adaptation, Production, Représentations, Effets*, Presses de l'Université du Québec à Montréal, Montréal, 2018.

[17] Kim Nam-ung (*Muhŏn-gwa yujŏk-ŭro bon kudŭl iyagi ondol iyagi (Histoire de l'ondol et du kudŭl à travers les textes et l'archéologie),* Seoul, Tankuk Taehakkyo ch'ulp'ansa, 2011.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

via le moteur de recherche *Google* sous la rubrique « Plus → Livres », a fourni 4110 réponses proposant des extraits de plusieurs auteurs, ainsi que des études sur la littérature avec la requête : *araenmok +sosŏl* 아랫목+소설. La limite de cette méthode tient au degré de complétude du corpus, et à la difficulté de séparer les œuvres littéraires des commentaires et études sur la littérature. Elle permet cependant, de manière rapide, de mettre en évidence des fréquences d'apparition.

4 Nourriture et repas

La difficulté culturelle posée par le chauffage apparaît aussi avec les questions alimentaires. On mange traditionnellement, en Corée, assis sur le sol. Le maître de maison, souvent, mangeait seul. Si un certain nombre de nos étudiants ont eu l'occasion de goûter à un plat coréen, ils ont rarement eu l'occasion d'expérimenter un repas coréen complet, servi dans les normes et dans le cadre traditionnel, de sorte qu'un passage anodin tel que : « Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en recevant la table du petit déjeuner »[18], vient poser problème. En effet, la « table du petit déjeuner », en coréen « table du matin » *ach'im sang* 아침상 est quelque peu insolite pour un Français. On apprend ensuite dans le texte que la fille de Kosanja 古山子, héros de ce roman, pose la table du repas à même le sol. En effet, traditionnellement, la table du repas, *papsang* 밥상[19], est préparée à la cuisine, et transportée jusqu'à la pièce où se trouve le convive. Il s'agit d'une table basse, ronde ou carrée. La cuisine, de plain-pied, est un espace semi-extérieur, au sol de terre battue. On y circule chaussé, contrairement au reste de la maison. Aussi doit-on garnir la table dès la cuisine, sortir de la maison, monter sur le *maru*[20] après s'être déchaussé, puis reprendre la table et la déposer devant le convive. Dans les banquets royaux comme dans les repas privés du monarque, la table individuelle est de mise[21]. Valérie Gelezeau, dans son étude sur les mutations de l'habitat coréen, a recensé des usages contemporains différents entre la « salle à manger » intégrée à la cuisine des résidences modernes, où l'on s'installe à une table 테이블 (*t'aeibŭl*) en s'asseyant sur des chaises, et le repas « formel » où l'on s'assied sur le sol, devant une table traditionnelle *sang* 상, malgré des usages fluctuants d'une famille à l'autre[22]. La table traditionnelle requiert la présence d'un ou plusieurs plats, plat(s) principal(aux) et petits plats d'accompagnement *panch'an* 반찬, riz et soupe. Autre surprise, salé et sucré, aigre ou pimenté, viande et poisson, cru et cuit, cohabitent sur la table[23], et même dans les plats. Le service à la coréenne —service simultané des plats — s'apparenterait donc, dans une certaine mesure, à ce que le XVII^{e} siècle a connu avec le « service à la française », où tous les plats étaient servis en même temps sur la table, le décorum et la présentation en moins, dans le cas présent.

[18] Souligné par nous. Pak Pŏm-sin, *Kosanja,* Munhak tongne, P'aju-si, 2016, p. 18. Il s'agit d'un roman biographique sur le célèbre cartographe du XIX^{e} siècle Kim Chŏng-ho (1804-1866).

[19] On trouve aussi la table à manger, *sikt'ak* 식탁.

[20] Voir ci-après.

[21] Kang Min Su (Ed.), *Jewels of the Palace – Royal Recipes from Old Korea*, Hansik Jaedan (Korean -Food Foundation, Seoul, 2015.

[22] Valérie Gelezeau, *Op. cit.*, p. 408.

[23] Voir par exemple Pak Pŏm-sin, *Kosanja,* Munhak tongne, P'aju-si, 2016, p. 18.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

5 Comment traduire ?

Notre inventaire des termes de la maison traditionnelle, qui nous sert ici d'exemple et de fil d'Ariane, doit nous mener à la question du *maru* 마루. Cet espace planchéié[24] et non chauffé s'oppose à l'*ondol pang*. Le *maru*[25] a longtemps été considéré comme un intraduisible[26], un indécidable, un culturème rétif à toute traduction.

André Fabre, embarrassé par le problème, s'en était ouvert à des amis architectes coréens, qui lui avaient suggéré de traduire *maru* par « coursive »[27]. Or, en français, coursive est un terme trop technique, qui appartient en outre au vocabulaire de la marine, et se limite à une sorte de corridor. D'autre part, insérer simplement *maru* ne paraît pas non plus opératoire : « *maru*, ça n'évoquera rien pour le lecteur français, ça sera un exotisme d'après moi gratuit ». En définitive, André Fabre opte pour « véranda », tout en reconnaissant les limites de cette traduction, mais traduire est un choix et véranda est ce qui semblait se rapprocher le plus du *maru*[28]. Quant à Frédéric Bouleisteix, il préférait conserver « *maru* », sans traduire, mais avait proposé, comme parallèle, la notion de « seuil », dans un usage symbolique et par similarité d'usage relatif aux chaussures.[29]

De nos études sur la maison coréenne, cependant, ressort une difficulté majeure à propos de *maru*, puisque le terme désigne en réalité deux types d'espace. Le premier est une galerie extérieure sur laquelle s'ouvrent la majorité des pièces dans nombre de maisons coréennes. Cette galerie pourrait donc s'apparenter à une véranda[30]. Pourtant, le second espace, parfois appelé *maru* intérieur, *an maru* 안마루 est quant à lui une véritable pièce, planchéiée et non chauffée. Cette dernière joue parfois le rôle d'espace-tampon et de liaison entre les appartements des femmes et ceux des hommes.

Ainsi, il faudrait probablement conserver ce terme de *maru* en ce qui concerne la pièce proprement dite, et utiliser « véranda » pour la galerie extérieure. Valérie Gelezeau élude la difficulté en opposant la véranda extérieure*, tong maru* 동마루, à la véranda intérieure*, an maru* 안마루.[31]

Or, le *maru* intérieur revêt une importance aussi bien sociale que religieuse, en tant que lieu traditionnel de célébration du culte des ancêtres. C'est aussi en été un lieu de convivialité, ouvert sur l'extérieur grâce à des panneaux mobiles. En outre, on ne peut non plus parler de « salon », même si l'on peut y recevoir, car il est rare qu'un salon ne soit pas chauffé. De même, les panneaux coulissants relevables servant de

[24] Le sol des pièces chauffées est recouvert d'un papier huilé collé sur le sol en une couche étanche, évitant tout dégagement de fumée.

[25] Voir par exemple Chang Kyŏng-hŭi, Kang Hyŏn-suk, Kang Min-gi [*et al.*], *Han'guk misul munhwa ŭi ihae* (comprendre la culture des Arts de Corée), tosŏch'ulp'an Yegyŏng,Seoul, 1994, p. 412 à 421.

[26] Jeong Eun-jin, « Le mot "maru" ou traduire l'"intraduisible" – approche d'un principe de traduction à travers l'analyse sémantique et littéraire de différents cas », *Babel*, vol. 49, n° 1, 2003, Amsterdam, John Benjamins, p. 23-40.

[27] André Fabre*, Op. cit.*, p. 68.

[28] André Fabre*, Ibid.*.

[29] Frédéric Bouleisteix, Op. cit., p. 35-44.

[30] Les balcons des appartements modernes sont désignés en coréen sous les noms de *balcony* (*palk'oni* 발코니, ou de *peranda* 베란다.

[31] Valérie Gelézeau, art. cit., p. 408.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

portes et cloisons, que l'on relève pour laisser circuler l'air par grande chaleur, ne sont aucunement assimilables à des portes-fenêtres françaises en verre…

6 Le français, le coréen et l'anglais

Abandonnons un temps la maison traditionnelle pour nous tourner vers quelques exemples historiques, concernant les époques médiévales et moderne. L'écrasante domination de l'anglais dans les travaux relatifs à la Corée induit parfois des traductions fautives. L'argument d'autorité comme le manque de vigilance, nous poussent à traduire certains titres et expressions sous l'influence de nos lectures anglo-américaines, quand bien même la traduction directe du coréen vers le français serait plus intéressante. Le poids de nos années de formation, et la fossilisation lexicale des traductions classiques nous y conduit trop souvent, notamment en histoire.

Ainsi, la révolte des *Sambyŏlch'o*, ultime résistance des armées coréennes contre les Mongols en 1270-1271[32] nous offre un exemple intéressant en la matière. W. E. Henthorn[33] désigne ces unités sous l'expression de *Three Patrols.* Divers ouvrages de langue anglaise ont perpétué cette traduction, avec la variante *Three Elite Patrols*[34].

Les « Trois Patrouilles » sont composées de la « Patrouille de Nuit » *yapyŏlch'o* 夜別抄*,* de la « Patrouille à Cheval » 馬別抄 *mapyŏlch'o,* et d'un corps de cavalerie, le *sinŭigun* 神義軍. Si *pyŏlch'o désigne des* unités 'séparées', 'sélectionnées', il peut s'appliquer aussi bien à des bandes improvisées qu'à des unités régulières. Or, les unités régulières formant les *Sambyŏlch'o*, dépendant du gouvernement central, étaient des troupes assimilables à des Gardes ou à un Guet. Le guet, pourtant, se traduit *watch* en anglais. On devrait donc traduire en anglais *mapyŏlch'o* par *Horse Guards* et *yapyŏlch'o* par *Night Watch*, de sorte que les *Sambyŏlch'o* seraient non pas les *Trois Patrouilles,* mais les *« Trois Gardes »,* subtilités qui semble avoir échappé aux historiens anglo-américains consultés et qui témoigne, sans doute, d'une méconnaissance de leur propre lexiculture.

Un autre écueil de traduction concerne cette fois la traduction du terme *ŭibyŏng* 義兵. L'historiographie de langue anglaise s'est déterminée pour « *Righteous army »*, qui peut se traduire par « Armées Justes » ou « Armées de la Droiture ». À mon sens, il convient de traduire *ŭibyŏng* par « troupes loyales » ou « unités fidèles », bien qu'ils s'agisse souvent de milices locales. Seule la curiosité et l'étude approfondie du lexique et du contexte permettent le dépassement d'une injonction normative renforcée par l'omniprésence de telles traductions. De plus, l'autorité scientifique des auteurs considérés étant indéniable, l'amendement nécessaire de telles traductions est rarement entrepris, de sorte que l'expression, fautive, se transmettant, comme disait Voltaire, de bouche en bouche et de plume en plume, il faut bien du temps pour la corriger.

[32] Voir notre *« La révolte des Trois patrouilles ; Un refus de reddition dans la Corée médiévale »,* in *Valérie Toureille et François Pernot (dir), Lendemains de guerre,* Peter Lang, 2010, p. 353-363.

[33] Voir William E. Henthorn, "Some Notes on Koryŏ Military Units", *Transactions of the Korean Branch, Royal Asiatic Society*; XXXV (1959).

[34] Carter J. Eckert, Ki-baik Lee, Young Ick Lew, [*et al.*], *Korea, Old and New : A History*, Ilchokak pub, & Korea Institute, Harvard University Press, 1990, p. 89.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

7 Didactique des *realia*

De notre brève exploration de ces deux réservoirs lexiculturels ressort autant la richesse du vocabulaire que la complexité des référents. Il aurait fallu s'aventurer sur les voies périlleuses des concepts et de l'abstrait, par exemple avec une évocation du *han* 한 恨, émotion particulière au peuple coréen, qui participe du registre de la nostalgie et du désespoir, du regret, ou même, selon la romancière Park Kyŏng-ni, d'une sorte de « vengeance pacifique »[35]. La richesse intrinsèque de chaque idiome, la diversité des modes de vie, induit dans chaque langue des spécificités irréductibles.

Si nous considérons le cours de civilisation dispensé en français, dont l'objet n'est pas la langue *stricto sensu*, nous ne pouvons envisager, pour chaque situation, qu'une sensibilisation à ces vocables spécifiques. Cependant, la présentation de la répartition des espaces, des différentes pièces et de leur destination, du système de chauffage et des pratiques sociales qu'il induit, permet une familiarisation avec le site lexiculturel de l'habitat. Je consacrais en général une séance du cours de géographie à l'habitat et à son actualisation contemporaine, pour bien en marquer les mutations.

De même, le cours sur l'agriculture est l'occasion, sans tomber dans le travers d'une énumération lexicographique trop spécialisée[36], de rappeler que « riz » peut se traduire en coréen de trois façons au moins, selon qu'il est sur pied, cru ou cuit.

Traduire ne suffit pas toujours, il faut souvent rapprocher d'exemples similaires, avec quelques écueils ou hésitations. Revenons à notre *maru* extérieur ; la maison est bâtie sur un vide sanitaire occupé par le système de chauffage. On monte donc sur la galerie extérieure desservant les pièces, après s'être déchaussé. C'est le même système que dans la maison japonaise classique avec l'*engawa* 側. Or, s'agissant de la Corée, je ne peux parler d'*engawa* qu'à des étudiants maîtrisant déjà le lexique de l'habitat japonais. D'autre part, de nos jours, une véranda est le plus souvent une pièce extérieure vitrée, composée de montants métalliques, extension de la maison et non partie intégrante du bâtiment. S'ensuit la tentation de revenir à une forme orthographique archaïque, *vérandah*[37], pour rendre compte du *maru* extérieur.

Second exemple, celui de l'*ondol*, chauffage par le sol, c'est-à-dire *hypocauste* pour les archéologues. Le code généralement restreint des apprenants, et d'autant plus de nos jours, où les étudiants lisent si peu, nécessite une périphrase explicative là où le vocable spécialisé suffirait. Sans compter de malheureux phénomènes de contamination lexicale[38]. De même, le rapprochement entre *anbang* et *gynécée* ne rencontre généralement pas la compréhension immédiate du public estudiantin, *a fortiori* en début de premier cycle, au contraire « d'appartement des femmes ».

Le recours au vocabulaire savant du code élaboré brouillerait ainsi le message. C'est pourtant l'occasion non seulement d'expliquer et de comparer, mais encore d'ouvrir l'apprenant à un double enrichissement de son vocabulaire, en langue source comme en langue cible, et de l'ouvrir autant à la construction démythifiée de la complexité qu'à

[35] André Fabre (1995), *op. cit.*, p. 71.

[36] Nous n'entrons pas dans les subtilités du vocabulaire agricole avec par exemple, *munŏmgi* 무넘기, passage pour l'eau pratiqué dans la diguette d'une rizière.

[37] En anglais, *verandah* est la galerie extérieure couverte de certains bâtiments de l'Inde.

[38] NB. Quelques copies d'étudiants ont proposé un moyen de chauffage par « holocauste » (sic).

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

l'incontournable nécessité de la précision sémantique, quand bien même, au niveau du traducteur confirmé, le « flou » serait parfois préférable.

L'explication, le retour à des synonymes lorsqu'ils existent, sont particulièrement utiles. En coréen, 지겟군*chiget'kun* signifie portefaix, mais mot-à-mot, il s'agit d'un porteur qui travaille avec une « hotte »[39], *chige* 지게. Or, en français, les portefaix ont disparu, de même que les porteurs, et la hotte n'est plus guère usitée qu'en relation, une fois l'an, avec le Père Noël, ou pour les vendanges. De plus, tout utilisateur du *chige* 지게 n'est pas obligatoirement 지겟군 *chiget'kun* ; c'est dire qu'il peut exercer un tout autre métier et utiliser le *chige* 지게ponctuellement.

La généralisation du vidéoprojecteur et le recours à l'image permettent dans bien des cas de suppléer à une explication aride et de parer aux risques de confusion. La présentation de la maison traditionnelle coréenne et des mutations de l'habitat coréen, l'explication, grâce à divers plans et schémas, du système de chauffage traditionnel ou des circulations entre la cuisine et les autres pièces à vivre, entre espaces « chaussés » et « déchaussés », paraît facilitée. Cependant, l'image n'est pas tout, et ne permet pas toujours d'expliciter les concepts. Les idées sont plus difficiles à expliquer de manière simple que l'image de nombreux objets du quotidien. En outre, le risque du diaporama est de proposer un spectaculaire voyage en Corée, dans lequel l'apprenant, avide de connaître ce pays mystérieux qui le fascine, et qu'il n'a, souvent, pas encore visité, pourra se perdre, oubliant de noter ce que l'enseignant s'acharne cependant à lui expliquer.

8 Conclusion

Le vieux « dilemme pratique entre fidélité et trahison », souligné par Ricoeur [40] doit se résoudre commodément grâce à la recherche d'un équilibre entre ces deux injonctions contradictoires, au moyen d'un consensus médian. Autrement dit, il s'agit en même temps d'accepter la « différence indépassable du propre et de l'étranger », en visant une « équivalence sans identité » ou une « correspondance sans adéquation »[41], c'est-à-dire une similarité sémantique, voire une analogie. Malgré la présence de symétries, d'universaux culturels modulés localement, l'enseignement de civilisation doit permettre d'initier l'apprenant non seulement à la réalité culturelle, quotidienne ou sociale, concrète ou abstraite, mais aussi à une démarche de description, d'explication et de « construction d'un comparable »[42].

Précautions scientifiques et oratoires sont cependant nécessaires pour atténuer la normativité d'une injonction professorale déictique, et intégrer la possibilité d'une meilleure traduction. Le risque serait en effet de définir une monosémie exclusive, adaptée au contexte décrit, alors que le terme, en réalité polysémique, doit toujours

[39] Le *chige* est constitué d'un châssis en bois, porté sur le dos, auquel on arrime des charges. En ce sens, « hotte » est proposé comme substitut, *senso lato*.
[40] Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, Bayard, Paris, 2004, p. 51.
[41] Paul Ricoeur, *id.*, p. 62.
[42] Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 66-67.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

se décliner contextuellement[43]. Nombre d'apprenants, qui ont besoin de repères rassurants, stricts et commodes, préfèrent voir les choses en noir ou en blanc, non en gris. L'accession à la pensée complexe ne va donc pas de soi, et les meilleures explications se heurtent souvent à un mur d'incompréhension, du fait de généralisations outrancières, ou parfois d'incapacité langagière, faute de l'acquisition du vocabulaire français minimal et de la conscience de la nécessité d'un enrichissement permanent. Cependant, les cours magistraux de civilisation ne sont pas des cours de langue, leur rôle n'est pas de s'y substituer. En outre, les enseignements culturels sont aussi ouverts à des étudiants d'autres filières, qui ne sont pas destinés à devenir locuteurs secondaires.

Entre ces exigences contradictoires, fidélité et trahison, netteté et flou, pertes ou acquisitions de sens, il paraît nécessaire de définir un programme, personnel ou collaboratif, sur la sensibilisation nécessaire des apprenants à la lexiculture pour améliorer l'interaction permanente entre les deux types de cours, « langue » et « civilisation », deux facettes didactiquement séparées d'une même entité socioculturelle. La question des *realia* nous rappelle aussi que l'homme s'inscrit dans un espace à cinq dimensions : les trois dimensions de l'espace, le temps et la langue, qui forment un continuum en devenir permanent.

Références bibliographiques

BOULEISTEIX François (1993), « Le Seuil et le Souffle — Le *maru* corps et âme, instant et éternité de la maison coréenne », *Revue de Corée*, décembre 1993, p. 35-44.

CHANG Kyŏng-hŭi, Kang Hyŏn-suk, Kang Min-gi [*et al.*] (1994) *Han'guk misul munhwa ŭi ihae* (Comprendre la culture des arts de Corée), Tosŏch'ulp'an Yegyŏng, Seoul, 530 p.

ECKERT Carter. J., LEE Ki-baik., LEW Young Ick, [*et al.*] (1990), *Korea, Old and New : A History*, Ilchogak pub, & Korea Institute, Harvard University Press, 454 p.

FABRE André (2000), « *La Terre* de Pak Kyŏng-ni, problèmes de traduction », in -*Mélanges offerts à Li Ogg et Daniel Bouchez-, Cahiers d'Etudes coréennes du Collège de France*, no 7, 2000, Centre d'Etudes coréennes du Collège de France, Paris, p. 19-30.

FABRE André (1995), « Quelques problèmes sur la traduction française des œuvres littéraires contemporaines de Corée », *Revue d'études francophones* no 5, 1995, Centre de recherches sur la francophonie, Université nationale de Séoul, Séoul, p. 55-90.

GELEZEAU Valérie (2001), « La modernisation de l'habitat en Corée du sud. Usage et image des appartements de style occidental », *Annales de Géographie*, t. 110, n° 620. p. 405-424.

GUILLEMOZ Alexandre (1983), *Les Anciens, Les Algues, Les Dieux*, Paris, Léopard D'or, 318 P.

HENTHORN William.E. (1959)., "Some Notes on Koryŏ Military Units", *Transactions of the Korean Branch, Royal Asiatic Society*; XXXV, p. 66–750.

JEONG Eun-jin (2003), « Le mot "maru" ou traduire l'"intraduisible" – approche d'un principe de traduction à travers l'analyse sémantique et littéraire de différents cas », *Babel*, vol. 49, n° 1, Amsterdam, John Benjamins, p. 23-40.

KANG Min-Su (Ed.) (2015), *Jewels of the Palace – Royal Recipes from Old Korea*, Seoul, Hansik Chaedan (Korean Food Foundation), 165 p.

KIM Nam-ung (2011), *Munhŏn-gwa yujŏk-ŭro bon kudŭl iyagi ondol iyagi (Histoire de l'ondol et du kudŭl à travers les textes et l'archéologie),* Seoul, Tankuk Taehakkyo ch'ulp'ansa, 548 p.

[43]Sans compter les homophonies ; une de mes étudiantes tentait ainsi de traduire *sagŏri* 사거리 par « carrefour », dans un contexte aéronautique où « rayon d'action » eût été plus judicieux, sans que l'incohérence manifeste de la phrase ne la gênât outre mesure.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508

MACOUIN Francis (1987), « Aux origines de l'hypocauste coréen (*ondol*) », *Arts asiatiques*, Tome 42, p. 77-88. Disponible sur http://www.persee.fr.

PAK Pŏm-sin (2015), *Kosanja,* P'aju. Munhak tongne, 2009, 359 p. (roman).

PAK Kyŏng-ni (2002), *Toji*, P'aju, Nanam Chulpan, (25 volumes).

QUISEFIT Laurent (2010), *« La révolte des Trois patrouilles : un refus de reddition dans la Corée médiévale »,* in *Toureille Valérie et Pernot François (dir), Lendemains de guerre,* Peter Lang, Berne, p. 353-363.

QUISEFIT Laurent (2018) « *Ondol* : l'hypocauste coréen, tradition et mutations d'un système de chauffage », in Chartier, Emmanuel (dir.) *Le Froid – Adaptation, Production, Représentations, Effets*, Presses de l'Université du Québec à Montréal, Montréal.

RICŒUR Paul (2004), *Sur la traduction*, Bayard, Paris, 68 p.

Published in : Malek Al-Zaum, Frosa Bouchereau-Pejoska, Heba Lecocq (dir.), *À propos des* realia. *Littérature, traduction et didactique des langues*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003508, doi : 10.17184/eac.9782813003508